

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 24

Artikel: Les patois romands
Autor: Surdez
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je n'en demandai pas davantage et me conformai scrupuleusement à ces instructions.

J'ai été puni par la faute d'un camarade qui, pendant une corvée, avait renversé un bidon de bouillon sur la jambe gauche de mon pantalon d'exercice. J'ai été puni pour d'autres peccadilles. Jamais mon fusil ne m'a valu la moindre observation.

Le jour où on me le fit démonter, j'éprouvai une grande joie. Enfin, j'allais savoir. Enfin, j'allais connaître intimement l'âme mystérieuse de mon compagnon !

Guidé par le chef de chambrée, j'enlevai successivement le verrou, l'écrou, la tige de percussion, le fragile ressort, centre de tout le système, précieusement enveloppé dans sa gaine d'acier, l'extracteur, la tête mobile. Ce qui me frappa surtout, ce fut l'étonnante harmonie présidant au fonctionnement de ces divers organes.

Ma surprise se changea en admiration lorsqu'on m'eut expliqué le mécanisme du magasin. Les cartouches de réserve venant méthodiquement se placer une à une devant la culasse, introduites par celle-ci dans la gueule béante du tonnerre, rejetées ensuite par l'extracteur, remplacées jusqu'à épuisement de la provision. Je demeurai confondu de tant de précision, d'une concentration si merveilleuse de tous les efforts vers le but final. Je goûtais une joie infinie à contempler cet organisme à la fois si simple et si compliqué, véritable chef-d'œuvre de logique et de raison.

Plus tard, au tir à la cible, nous fîmes plus ample connaissance.

Je me souviendrai toujours de l'émotion qui s'empara de moi lorsque mon tour arriva d'épauler. Au commandement de « Coup ! » donné par l'officier, je fermai lâchement les yeux dans l'attente vague d'une catastrophe. Une légère commotion à l'épaule, une détonation sèche à l'oreille et ce fut tout. Mes frayeurs de tout à l'heure étaient ridicules. Néanmoins, il me parut que je venais de faire un grand pas dans la vie. Je n'étais donc plus un enfant, puisqu'on me confiait une arme et des explosifs capables de semer au loin la mort. Cette constatation flattait mon amour-propre infiniment.

Ce premier tir fut suivi de beaucoup d'autres. Des relations toujours plus étroites s'établirent entre mon fusil et moi. J'étais au courant de ses faiblesses. Il n'ignorait point les miennes. Je savais par exemple qu'à 200 mètres il en faisait à sa tête et manquait assez régulièrement le but, qu'à 300 mètres, il portait un peu bas, qu'à 400 mètres en revanche, dans la position du tireur couché, il sortait toujours brillamment de l'épreuve. Ah ! ces tirs à 400 mètres, ce qu'il nous ont valu à l'un et à l'autre d'intimes satisfactions, de caressantes fiertés !

Mais c'est encore au feu de magasin, isolés dans l'étourdissante griserie des détonations, que nous nous comprenions le mieux. Je l'étraignais nerveusement, passionnément, et lui, telle une fougueuse amante, se rapprochait davantage, se logeait plus profondément contre ma poitrine et mon épaule, pénétrait dans ma chair... Nous ne formions plus qu'un seul être emporté par la même ivresse de massacre et de destruction. Je sentais vibrer ses muscles d'acier, tressaillir son âme métallique. Je percevais dans les heurts nés du va-et-vient rapide de la culasse comme un bruit de baisers, comme une sanglante chanson d'amour... Et dans ce déchaînement de folie, je l'entendais me répéter sans cesse :

— Tire ! mais tire donc ! Feu ! Feu ! Tue ! Tue ! N'entends-tu pas monter autour de toi l'hymne annonciateur de la victoire ? Tu accomplis une œuvre belle et méritoire. Tu défends ta patrie, ta famille, l'héritage sacré des ancêtres. N'est-ce pas qu'il ferait bon mourir dans cette odeur de poudre, dans ce fracas des

armes, dans ce majestueux tumulte de la bataille ? N'est-ce pas qu'il serait doux de tomber soudain et de mourir dans la joie du sacrifice librement consenti ? La vie n'est vraiment belle que quand on va mourir !

Mon fusil ne me disait sans doute pas ces choses aussi clairement. Mais je comprenais à demi-mot et j'ai la conviction que ce sont bien là les phrases brûlantes dont il enflammait mon cœur et mon cœur.

Depuis que nous vivons ensemble, nous avons franchi de compagnie, sous le soleil et sous la pluie, de rudes étapes. De nuit, nous avons monté des factions solitaires, à l'orée des bois, dans le grand silence des choses.

Souvent, son amitié me parut un peu lourde : six kilos et des grammes et, dame, dans les montées... Il m'arriva parfois de le trouver indiscret. Je lui en fis le reproche avec des brutalités, de gros jurons orduriers qui me soulagaient... momentanément. Jamais il ne s'offensa de mes incartades. Confiant, il s'abandonnait à mon épaule, sachant bien que je ne l'abandonnerais pas, que nous étions liés l'un à l'autre par tout un passé de souffrances et de joies. Il ne se trompait pas. Le soir, au cantonnement, j'oubiais mes rancunes. Je le nettoyais et lui donnais sa pitance journalière : un peu de graisse sur un chiffon. Dans les granges où nous passions la nuit, je découvrais toujours un coin pour le loger à l'abri des heurts et des bousculades. Une fois, et bien que ce fut défendu, je fixai, pour le distinguer des autres, un cordon rouge à l'anneau de sa bretelle.

Il me sembla dès lors qu'il m'appartenait davantage.

De retour au foyer, j'accrochai mon fusil à la muraille, au-dessus de mon lit. Chaque soir, mon dernier regard était pour lui. En le voyant, je songeais aux camarades, aux longues marches par monts et par vaux, aux mille incidents qui font le charme de la vie des camps. Au moment d'éteindre la « camoufle », j'adressais à mon compagnon un sourire amical. Et lui me répondait, dans ce langage que j'étais seul à saisir :

— Bonne nuit, vieux, bonne nuit !

Et sous sa protection, je m'endormais paisiblement...

Cette amitié d'apparence si solide faillit néanmoins se rompre pour toujours. Un soir, je saisissai mon fusil et le lançai brutalement au fond d'une armoire.

C'est toute une histoire que, si vous le voulez bien, je vais vous conter. M.-E. T.

(A suivre).

AUTOUR D'UN DEMI

Nous recevons les lignes que voici :

« Vous savez pas, Messieurs du *Conteur* de quoi on parlait, l'autre soir, entre quelques-uns, à l'auberge de commune. ?

» Dévinez-voi !... Oh ! y faut que je vous le dise ; vous ne trouverez jamais ça tout seuls, tout malins que vous êtes, à ce qu'on prétend.

» Eh bien, donc, on venait de lire sur les papiers que quelques citoyens d'un village de La Côte — oui, c'est bien à La Côte je crois — avaient fait les vignes d'un vigneron malade. Oh ! mon tè, c'est pas la première fois qu'on ça voit. Pour moi, je suis sûr que si jamais je venais malade et à mourir, les voisins me feraient mes champs et ne laisseraient pas mon gouvernement et les bouèbes dans le pétrin.

» D'ailleurs, y a rien là de bien extraordinaire. Ce serait rudement triste, tout de même, si on ne pouvait pas se rendre un petit service dans le malheur. Avec ça que la vie n'est déjà pas si amusante. Et puis, est-ce qu'on est pas tous de la même pâte ?

» Alors pour en revenir à ce qu'on disait, y en a un de nous qui fait comme ça :

— Je me demande là si on pourrait vivre sans amis ?

— Vivre sans amis ? Jamais de la vie. On serait jolis. Qu'est-ce qu'on ferait quand y faut une caution pour la Banque ?

— Oh ! dis-voi, François, les amis, ça sert pourtant pas seulement à signer des billets. Y a aussi le plaisir, l'amitié, quoi !

— C'est sûr ! il y a l'amitié. Et puis que c'est ma foi peut-être bien le principal. En tout cas, moi je dis qu'on pourrait pas vivre sans amis.

— Y a pourtant bien des gens qui n'en ont pas.

— Qui ?

— Les Allemands, pardis !

— Laquelle ! Alors, tu t'éimagines que les Allemands n'ont pas des amis, comme les autres gens. Tais-toi, patisou !

— Mais, enfin, as-tu pas lu sur les journaux qu'à leur Grand Conseil, le « Reichstag » comme y l'appellent, le chancelier ou bien le ministre de la guerre, je ne me souviens plus au juste, a dit : « Y a pas, y faut nous armer jusqu'aux dents, parce qu'on a point d'amis en Europe ! »

— Jules au maréchal a raison ; j'ai aussi ça lu sur les papiers.

— Oh ! bien ma foi, si c'est vrai, pitié ! Pauvres Allemands ! »

JEAN-PIERRE.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La fin de la vieille logique et l'essai d'une méthode nouvelle, par Paul Stapfer. — Contes lorrains. La moisson, par Emile Moselly. — Les grands écrivains de la Suisse allemande au XIX^e siècle. Dranmor, par Virgile Rossel. — La réorganisation de l'armée française, par le lieut.-colonel Emile Mayer. — Croquis de port, par Aug. Vautier. — Les meurs des termites champignonnistes de Ceylan, par le Dr Bugnion. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Cinquième et dernière partie) — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse romande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du Tome LXX.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

LES PATOIS ROMANDS

Nous avons, samedi dernier, reproduit, d'après le *Jura du dimanche*, un article de M. le Dr Bessire sur la comédie, *Le Celégie* (*Le Cerisier*), de M. Surdez, instituteur, aux Bois. Voici, d'après le même journal et à titre de spécimen de patois du Jura, un fragment, avec traduction, de la première scène de ladite comédie. Ceux de nos lecteurs qui seraient justement curieux de lire en entier la jolie comédie de M. Surdez, la trouveront dans le *Jura du dimanche*.

LE CELÉGIE

Piece patoise en in aiete.

(Patois di Ciòs di Doubs)

Dgens : MAYANNE, véye paysainne ; — PAUL, wingtans, son bouebe ; — GRÉGOIRE, véye paysain ; ADÈLE, vingt ans, sai baichate.

Lai scéne représente doux ciòs d'aiôv tieutchis, séparais pain in bairre d'épinnes ; è gatche è peus ai droite, entrails de deux majons de paysains, servant de coulissses ; à moitan de lai bairre se drasse in gros celéjie tieuvie de fruts maius. Fonds représentant alto int ciò d'aiôv, pus loins, in cieuchthe.

SCÈNE I

se pésse ai droite de lai bairre d'épinnes ; lai san gâche de lai scéne àt inoccupaie.

ADÈLE, sietaie chu inne souetche de baino, de côté inne ponetche servant d'entraie in inne majon de paysain et pa cheute de coulisse de droite ; in sai de pomates àt en ses pies ; dans in penie posate de côté té elle bote les piantons qu'elle ai pointe en copaint d'airpê les euyes, les pomates en dozes ou träs paîches. Son hayon à rebâise et elle poëtche inne boillate noukiae dös le menton.

ADÈLE

Lai vie àt poëtchaint drôle !... Aivaint lai drriere fête Des bouebes y me riös ; y n'aiôv niun en tête... En Paul, note vegin, (peut-on craire ci boët) Y muse mitenaint et lai neuf, et le djoéo...

Aivaint les beniessons, allaint pui lai tieuinne
Ou bün tchétie maifin trayaint chu les tieuminneres,
Aivrouse y tchaintòs, fiere, lai boéye² à dös,
Yeutchaint dös les saipins, à moitau des püns-fös...
Tot finat chu ci monde ét lâmoi!³ däs duemoinne
Lai djoue àt évoluiale et mon tiuere àt en poinne...
El àt che bé mon Paul, d'ainvô ses euyes nois,
Tiaind ai moinne en chaquaint⁴ ses bêtes à
[tchaimpoi⁵,

Le saitcha pyin de sâ pendant en son épale,
Siaittéchain de lai main ou lai noire, ou lai fâle...
Le long des coinnigireux⁶ tchétie soit mitenait.
Nos mairtchans aivroux pui lai main no teniaint.
Ah! poquoï donc fât-é me coitchi de mon père
Et poquoï donc mon Paul dait-é fure sai mère?...
Nos pareints sont vavrés, nos pareints sont végins,
Et poétciant los le djoës è fat qu'è se maindint.
Chitôt qu'è se voyant, d'inne réjon en l'âtre
S'étechâdaint los les douz è veniant è se tiuatre⁷
Tos les mäs de l'enfle... Et le soi, le maillin,
Devaint lai pouetche, à nô⁸, chu lai vie, en lai fin,
En tote houre, po ran, les réjons de voulaie,
Les langues de mairtchi, des langues bün moliae!
Tot le velaidge en djâse, en se fot de nos dgens;
Poétciant däs les bniessons Paul et moi nos
[s'ainmans...

Cment ains-nos done poéyu nos saviae en lai
[dainse?...
Es véyes les dépêts⁹, es aimoéreux lai tchainece;

Nos dgens n'ain ran saivu... Dâs édönt tchétie soi,
Tchétie maifin, los doux, en allaint à tchaimpoi
Nos poéyans nos revouere, è so rire et djâtaie¹⁰
Trayaint binaivroux dös in aibre aissötaie...
Aipré les cioux de tia les voépres brondenent;...
Des bêtes tot paichot los cieuchates soinnant,
Et dedains les soillats étieume le laicé...
Tiaind lai noi seré li Paul, mon bê djevencé,
N'djeré-pe lâmoi! veni vé moi lôvraie¹¹,
De lu djuquen à bonterps y veux être savraie...
Voili poquoï sevent aivaint de m'endremi
Y puere dains mon ye, musaint en l'ainveni...
Sy me mairie in djoë Paul veut être mon hanne,
Ci bouebe qu'y tchérâs, qu'y vois danis los mes
[sannes

Et que n'ôje veni me djâsaie en l'hôtâ...
Mon père veut in dgîndre... En coinniät-él in tâ
Po meux airraie ie tchaimp, meux ayue inne étale,
Meux faire inne pairaie ou meux teni lai pâle?
Et è le voit hêl!... N'en muse que di mä!...
S'él aippreniaie in djoë qu'en s'ainme, y le promâts,
Sains pidie è serait!...

Traduction.

Le Cerisier, pièce patoise en 1 acte (patois du Clos du Doubs).

Personnages : MARIANNE, vieille paysanne ; — PAUL, vingt ans, son fils ; — EDOUARD, vieux paysan ; — ADÈLE, vingt ans, sa fille.

La scène représente deux vergers avec jardins, séparés par une haie d'épines ; à gauche et à droite entrées de deux

¹ Tieuminneres, s. f. pl. = pâturage.

² Boéye, s. f. = seu à lait se portant comme une hotte.

³ Lâmoi! interj. Mot équivalent à « hélas ! »; provient probablement de « hélas moi ! » corrompu en « lâmoi ! » et « lâmoi ! »

⁴ Chaquaint, part. prés. du verbe « chaquaire », claqueter du bout. Quand on dit à quelqu'un : « Y' conniis les chaquantes de tai ritem », c.-à-d. : Je connais les claques de ton bout, cela signifie : Je comprends tes allusions, tes insinuations.

⁵ Tchaimpoi, s. m. = pâturage particulier.

⁶ Coinnyireux, fusain ; on dit aussi « Capes de prêtres », bons nets de prêtre, le fruit affectant, on le sait, la forme d'une calotte.

⁷ Tiuâtre, v. act., souhaiter ; dans ce mot *Tiuâ* ne compte que pour une syllabe, *tiu* se prononçant rapidement.

⁸ On dit indistinctement à nô ou à bené, pour à la fontaine ; cependant nô = auge et bené = tuyau.

⁹ Dépit = dépit ; graine-dépit (grand dépit) = chagrin.

¹⁰ Djâtaie = folâtrer, jouer. A des amoureux folâtrant on dit parfois : « Demoérâye pyin ; tiaind les tchâts aint prou djâtaie è faint des djuenes. » = Restez tranquilles ; quand les chats ont assez folâtré ils font des petits. In djuene n'è qu'ine neut, un petit n'a qu'une nuit, dit-on avec une pointe de malice.

¹¹ Lôvraie, v. int. = veiller, passer une soirée auprès d'une jeune fille qu'on courtise. Allâye en lôvre (ou l'ôvre) = aller veiller, passer une soirée auprès d'une jeune fille. D'après l'éminent céltisan E. Halter, de Strasbourg, lôvraie serait le gallois *Uwr* = flâneur, coureur de veillées. Comme lôvraie signifie aussi travailler le soir, ne peut-on rapprocher ce mot de l'ôrvaldug = l'ourvage ? On nomme lôrbrates de petites chandelles ; ce terme désigne aussi le crocus vernus ou safran printanier.

maisons de paysans servant de coulisses ; au milieu de la haie se dresse un gros cerisier couvert de fruits mûrs. Fonds représentant également un verger avec, dans le lointain, un clocher.

SCÈNE PREMIÈRE, se déroule à droite de la haie d'épines ; la partie gauche de la scène est inoccupée.

ADÈLE, assise sur un banc rustique près d'une porte servant d'entrée à une maison de paysan et par suite de coulisse latérale de droite : un sac de pommes de terre est à ses pieds ; dans un panier, à côté d'elle, elle place les « plantons » qu'elle prépare en coupant les tubercules, suivant le nombre des bourgeois, en deux ou trois parties. Sa jupe est retroussée et elle porte sur la tête un mouchoir blanc, noué sous le menton.

ADÈLE

La vie est pourtant drôle!... Avant la dernière fête

(du village)

Des garçons je me riais ; je n'avais personne (aucun [gars] en tête...)

A Paul, notre voisin (peut-on croire cette sottise?) Je songe maintenant et la nuit et le jour.

Avant les « bénichons » (fête du village), déambulant [par la cuisine]

On chaque matin trayant sur « les tieuminneres » Heureuse je chantais, fiere, la « boéye » au dos,

Poussant des cris de joie sous les sapins, au milieu [des houx...]

Tout finit sur cette terre et hélas ! depuis dimanche

La joie est envolée et mon cœur est en peine...

Il est si beau, mon Paul, avec ses yeux noirs,

Quand il mène en claquant du fouet son bétail au

[pâturage]

Le sachet plein de sel pendant à son épaulé,

Flattant de la main ou la noire ou la fauve

Le long des (haies de) fusains chaque soir à présent

Nous marchons heureux par la main nous tenant.

Ah! pourquoi donc faut-il me cacher de mon père

Et pourquoi donc mon Paul doit-il fuir sa mère?...

Nos parents sont veufs, nos parents sont voisins,

Et pourtant tous les jours il faut qu'ils

« se mangent ».

Sitôt qu'ils se voient, d'une injure à l'autre

S'irritant tous (les) deux ils (en) viennent à se

(souhaiter)

Tous les maux de l'enfer... Et le soir, le matin,

Devant la porte, à la fontaine, sur la rue, dans la

[prairie].

A toute heure, pour rien, les injures d'éclater

Les langues de marcher, des langues bien

[aiguiseuses!]

Tout le village en cause, on se moque de nos

[parents!]

Pourtant depuis les « bénichons », Paul et moi

[nous nous aimons...]

Comment avons-nous donc pu nous sauver à la

[danse?...]

Aux vieillards les dépits, aux amoureux la chance ;

Nos parents n'ont rien su... Depuis lors (alors)

[chaque soir]

Chaque matin, tous deux, en allant au pâturage,

Nous pouvons nous'revoir, à satiété rire et folâtrer,

Trayant bien heureux sous un arbre abrités...

Autour (après les) des fleurs de tilleuls, les guêpes

[bourdonnent...]

Du bétail (des bêtes) (tout) partout les clochettes

[résonnent]

Et (de) dans les seaux écume le lait...

Quand la neige sera là, Paul, mon beau jouvenceau

N'osera pas, hélas ! venir vers moi « lôvraie »,

De lui jusqu'au printemps je veux (vais) être

[sevrée...]

Voilà pourquoi souvent avant de m'endormir

Je pleure dans mon lit, songeant à l'avenir...

Si « je me marie » un jour, Paul sera mon époux.

Ce gars que je chéris, que je vois dans tous mes

[sommelis]

Et qui n'ose venir me causer à la maison...

Mon père désire un gendre... En connaît-il un tel

Pour mieux labourer un champ, mieux soigner

[une écurie,

Mieux faire une « pairaie » ou mieux tenir la pelle ?

Et il le hait!... N'en pense que du mal !...

S'il apprenait un jour que nous nous aimons,

[je l'affirme,

Il serait sans pitié!...

A la pharmacie. — Sur les multiples rayons étagés, des bocaux encapuchonnés de vert sont alignés dans un ordre parfait, chacun présentant son étiquette à peu près indéchiffrable.

— Eh bien ! fait un client, en voilà des poisons, des mixtures, des pilules, des drogues... de quoi expédier sous terre tous les gens du quartier et même du canton.

— En effet, répond l'apothicaire souriant. Je puis dire que j'ai là tous les genres d'alcool et d'esprit...

— Tous? interrompit le client. Vous exagérez. Il en manque certainement un.

— Lequel?

— L'esprit de... contradiction.

Le pharmacien réfléchit.

— Vous vous trompez. J'ai de celui là aussi. Il s'éclipse et revient, ramenant par la main... sa femme !

Kursaal. — On annonce que M. Lansac, le directeur de l'Apollo de Genève et des Variétés de Montreux, dirigera également, l'hiver prochain, le Kursaal de Lausanne.

Nous savons d'autre part, ajoute la *Gazette*, que M. Tapie fait partie de la nouvelle combinaison dont le principal avantage est de diminuer les frais d'exploitation, de permettre une plus grande variété.

Lausanne, grâce à sa position centrale, servira de quartier général à l'entreprise et de résidence aux artistes engagés de façon permanente. Les projets de M. Lansac sont très attrayants et assureront à notre Kursaal des spectacles sans cesse renouvelés.

Espérons que, grâce à la combinaison nouvelle, la jolie salle de Bel-Air va connaître enfin des jours plus prospères.

* * *

Théâtre d'été. — C'est hier vendredi, que les représentations d'été, sur la belle terrasse du Casino de Montbenon, ont été inaugurées par une première de gala.

Le programme, spécialement composé pour les familles, est très intéressant.

Avec de bonnes attractions, des numéros de chant choisis, une petite opérette, M. Tapie, qui est le manager artistique de l'entreprise, s'est assuré le concours du Royal Biograph qui passe chaque soir deux séries de films d'actualité et bien sélectionnés, séries entièrement différentes de celles du programme de l'établissement de la place Centrale.

Un excellent petit orchestre, dirigé par M. Mérault, accompagne les divers numéros du spectacle.

En outre, à toutes les places, on peut s'accorder d'excellents rafraîchissements, servis par le personnel de M. Morard, de l'hôtel du Raisin. Enfin, comme le prix d'entrée général est fixé à un franc — les enfants accompagnés ne payent que demi-place — nul doute que la réussite ne soit complète sous tous les rapports. Espérons que le beau temps favorisera notre nouveau théâtre d'été, qui ne pouvait trouver asile plus élégant et plus attrayant, à tous égards.



CHOCOLATS
EXTRA
FONDANTS

Suchard

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.